

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 34

Artikel: Tonnerre de tonnerres
Autor: Emery, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'ÉTERNEL REVENIR

LS rentrent déjà peu à peu, les uns après les autres. Dans les journaux, on voit quelques annonces « De retour ».

A la fin du mois, ce sera la rentrée générale. Les écoles rouvriront leur porte à leurs élèves, qui en franchiront le seuil sans grand enthousiasme. Il en sera sans doute de même pour leurs maîtres et professeurs. On s'habitue vite aux vacances. On apprend rapidement à ne rien faire.

Les médecins et les dentistes rouvrent leur cabinet ; les avocats et les notaires leur étude. On pourra de nouveau être malade, s'accorder le plaisir d'une « rage de dents ». La procédure remettra en branle son formidable appareil et les notaires recommenceront à instrumenter.

Les cafés verront petit à petit revenir leurs fidèles habitués et les quotidiennes parties de jass reprendront de plus belle, à l'heure accoutumée.

Et les orchestres jazz-band présideront de nouveau à de troublants dancings.

Puis, ce sera l'automne ; ce sera le Comptoir et tous ses attraites séducteurs. Nombreux en sont les bienheureuses victimes, qui ne s'en portent pas plus mal. L'empressement et l'enthousiasme des visiteurs vont croissant, ainsi qu'en témoigne une légère hausse du bicarbonate de soude.

Après, viendront les vendanges. Il est malheureusement à craindre que cette année elle ne soient pas bien joyeuses. Nos braves et vaillants vignerons ont été fort éprouvés.

Les vendanges terminées, c'est l'hiver et ses rigueurs. Les frimas, la neige, le gel, les skis et les patins. Les poètes se remettent à ronfler. Le sourire revient aux lèvres des marchands de fourrures et de combustibles. Les engelures fleurissent. Brrr ! Brrr ! la jolie saison !

C'est Noël, aux sapins étincelants. C'est la joie dans les yeux brillants des petits, émerveillés et impatients de scruter le fond de leurs jolis sabots.

St-Sylvestre et le nouvel an suivent de très près, avec leurs masques, leurs bals, leurs mascarades et tout le vain bruit qui les encadre.

Ils ne sont pas calmés qu'arrivent janvier et son redoutable essaim de notes et d'impôts à payer.

Février suit, avec son carnaval. Et ainsi de suite. C'est toujours la même chose. X.



TARDY ET SA JULIE

ETANT marié ti lè doù, l'on avoué l'autro, Tardy et la Julie, ma sè niézivant prâo soveint. Et tot parâi, quand l'avant età po l'âo mariâ vè lo menistre, stisse l'âo z'avâi de : « Soyez toujours unis ! Croissez et multipliez ! » Cein avâi età pas pi tant mau d'è premi et pu... la fivra l'avâi passâ et s'étant trevougni. Quand Tardy pouâve djuvi on tor à la Julie, ne baillive pas son drâi âo matou et quand la Julie pouâve menâ la leinga su son Tar-

dy ne recoulâve pas, principalemeint quand l'è-tant ein bezelbelhie.

Onna né, doù bon fond, Trevougne et Bardoufyet, po fère onna farça vignant fière à la porta à Tardy. Portavan avoué leu on gros crotset à couilli lè cerise et on écové de bolondzi. Tardy droumessâi dza âo pâilo derrâ, vè la cousenâ, que l'etài âo contréro de la porta. La Julie, que l'avâi ôu fière, por cein que l'etài mafita du que l'avâi recourâ pè l'ottô et que pouâve pas droumi, l'âi fâ :

— Tardy, ie fièzan que dèvant. Va repondre !
— Cò dâo diabblio pào-te veni à stâo z'hâore ?
Ton ! ton ! ton ! cein n'arretâve pas.

Sti coup, Tardy sè lâive ein pantet, passe à la cousena, du cein âo pâilo dèvant et vint âovri la fenitra.

— Que l'âi a-te ? que ie dit dinse ein beteint la tita ein dèfro et ein allondzeint lo cou po mi mère.

Adan, tot d'on coup, sè cheint attrapâ su lo cotson avoué lo crotset à cerise, tandi que l'autro l'âi eimbardoufyâve la frimousse à tsavon avoué l'écové.

Quand l'ant zu laissi, Tardy l'âo fâ dinse :

— Dite rein ! vu vo z'invouyi la fenna.

— Vin vâi, Julie ! que crie dinse. Tè voliant fère onna coumechon.

— Cò è-te ?

— Diabe lo mot que i'ein sé Cougnaisso pas clliâo voix.

La Julie bete on cotillon, doûte sa béguinta et va à la fenitra.

Vo garanto que l'a zu son affère assebin et que Trivougne et Bardoufyet l'âi ant bailli onna rachon po grôche fenna.

Tardy, deïn son lhi, sè tegnâi lè coûte de rire. Por quant à la Julie, n'a jamé ousâ racontâ l'affère. Se l'etài arrevâie rein qu'à son hommo, tot lo payi l'arâi binstout su.

Tot parâi ! lè fenné !

Marc à Louis.

Le baiser du laitier. — M. Binks (à sa servante). — Marie... j'ai été peiné de voir que vous vous laissez embrasser par ce laitier !

Marie. — Oh ! monsieur, je ne savais pas que vous aviez un caractère si jaloux !

TONNERRE DE TONNERRES

ES cinq anciens étaient assis aux portes de la ville. C'était dimanche, à l'heure du sermon. Le temps était noir comme de l'encre. La discussion roulait, entrecoupée de quelques pipes, sur les désastres du Jura, de Rolle, de Lavaux, de France, du Brésil ; sur tous ces ouragans, ces cyclones, ces dévastations et ces misères, en général.

Soudain, du côté de Lavaux, on entend des roulements de tonnerre, suivi du minuscule crépitement des canons à grêle ou des fusées grêlifiques. Puis, tout se tait. Et de toutes parts, un nouveau cri de douleur s'élève : « Lavaux est ravagé à son tour !... Misère de misère, qu'a donc fait notre pays pour être affligé de telle sorte ».

L'un des cinq, vieillard robuste dont l'âge n'a point ébranlé la raison, parle de canons à grêle, de fusées, d'éclatement trop court. On devine en lui le vieil artiller.

La pluie tombe, en grosses gouttes, froides, glacées, laissant une odeur âcre de marée.

Nos vieillards se regardent, se posant tous la

même question : « Où allons-nous ? Où allons-nous ? »

Le vieil artiller, abandonnant sa pipe, se lève et, comme un augure, frappe le sol de sa canne et se met à évoquer la vie du monde depuis le temps du déluge jusqu'à nos jours. J'ai retenu ces mots qu'il faudrait méditer :

« Les artilleurs, voyez-vous ! sont généralement admirateurs des détonations célestes ou artificielles. Cependant, cette année 1926, les détonations célestes prennent des proportions si considérables que maints artilleurs et même les artificiers les plus convaincus se sont demandé si décidément, il n'y a pas dans les magasins du ciel une réserve d'électricité formidable contre laquelle toute l'artillerie du monde entier ne pourrait résister.

» Depuis quelques années, c'est-à-dire longtemps après la mort de Sainte-Barbe, un inventeur a mis en batterie des canons électriques.

» Les vignerons, cependant, préfèrent lutter contre les éléments avec des canons à grêle chargés de poudre, malgré le prix élevé de celle-ci. Mais il en résultait de graves accidents et ils remplacèrent les canons par des fusées, dont le but est d'éventrer les nuages, de les ébranler, afin de les délester de leur contenu en eau, avant la congélation.

» Dans ce domaine, on aurait pu aussi utiliser des canons électriques, mais le vigneron consulta le Génie, qui déclara spontanément que la lutte contre les éléments par l'électricité serait déloyale.

» Le très grand nombre d'accidents, d'incendies, d'orages, de cyclones ont vivement ému, ces derniers temps, les astronomes, les chimistes, ainsi que les artilleurs et artificiers, qui ont posé la question aux plus grands savants du monde, même à M. Painlevé, et recherché si la T. S. F. n'en serait peut-être pas la cause.

» Nous, vieux canonnières, ne posons pas la question de la même façon et, d'après notre étude approfondie, voici ce qui se passe, en réalité :

» L'électricité se forme naturellement d'après l'Evangile (lire Job). Elle est nécessaire pour la vie des hommes, des animaux, des plantes, ainsi que pour déclencher les orages et les chutes de pluies, si nécessaires à l'agriculture.

» L'homme, grâce aux progrès de la science, fabrique partout de l'électricité : éclairage, chauffage, traction. Le monde entier marche à l'électricité. Cette matière volatile, mal récupérée, est consommée seulement partiellement. Tout le surplus, des milliards de kw. s'accumulent dans les couches d'air supérieures au gré des nuages que les vents entrechoquent dans les orages et voilà pourquoi l'artillerie céleste devient si dangereux et pourquoi il serait encore plus dangereux de lutter contre lui avec des canons électriques.

» Au surplus, des millions de fabriques, des millions d'automobiles, de motos, de moteurs laissent dans l'air la fumée malodorante de la combustion. Nos pays sont couverts de brume que les vents accumulent. Les nuages sont noirs comme de l'encre, l'air est empoisonné, et il faut la fréquence des orages, des cyclones, des tempêtes pour le purifier.

» Chaque jour, le ciel est obscurci par les vapeurs, la fumée de benzine, la poussière ; les hommes, les bêtes, la nature, tout souffre, c'est indéniable. Le génie, la science et l'homme luttent,

impuissants. C'est la guerre du temps et des microbes.

» Enfin, l'homme modifie l'aspect du globe ; il accumule les eaux, perce les montagnes, construit des villes, comme Paris, Londres ou New-York, où des milliards de tonnes de matériaux sont accumulés. La rotation du globe devient inégale ; de là, des perturbations dans la marche régulière des saisons. L'univers est réglé mathématiquement ; l'homme devait donc rester circumspect à ce sujet ; la religion même l'imposait. Et voilà comment nous nous acheminons vers une fin lente, sûre, prévue, dont seule la forme définitive ne nous est pas connue. Le progrès n'en serait-il pas un peu la cause ?

» Où est-il, notre bon vieux temps ? Nous avions des orages, c'est vrai ! mais c'est la différence des canons de Napoléon avec les 420 d'aujourd'hui.

» Le progrès tuera le monde et si l'homme pouvait encore aller plus loin il envahirait les planètes pour leur imposer sa volonté. »

Les cinq vieux se levèrent et prirent l'engagement de n'en rien dire à personne pour ne pas passer pour fous dans la ville ; mais j'avais entendu... et voilà ! Louis Emery.

EN SOUVENIR DES JOURS PLUVIEUX

A mes frères nuages.

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous fécondiez nos champs, nos prés.
Vous apportiez à nos feuillages,
La fraîcheur des cieux étoilés
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous remplissez les clairs ruisseaux
Qui chantent sous les doux ombrages
Où vont rêver les jouvenceaux.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Par vous les cascades des monts
Fertilisent nos pâturages
Et font la beauté des Ormonts.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous alimentez nos glaciers,
Fleuves solides et sauvages,
Ornement de nos pics alpins.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages
Vous remplissez nos lacs, nos mers,
Et nous parcourons ces rivages
Qui nous sont chaque jour plus chers.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Quand vous passez en fins brouillards
Déposant sur tous les herbages
Voiles d'argent et doux brocards.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous avez des rebords d'argent.
Ils sont pour nous comme les gages
De jours meilleurs : je les attends.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages
Même quand vous vous irritez.
Je sais qu'après les gros orages
Le ciel et l'air sont purifiés.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages
Quand vous semez vos blancs moutons
Dans le ciel bleu, ô douce image
Des troupeaux des monts de Sion.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Quand vous encadrez l'horizon
Et barrez de rouges jambages
Le ciel au soir de la moisson.
Je vous bénis, frères nuages*

*Je vous bénis, frères nuages,
Quand soudain vous vous écarterez
Laissant briller sur nos visages
Frère soleil, roi des étés.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages,
Et je vous bénirai encor
Quand vous quitterez ces parages
Pour arroser un autre bord.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages,
Mais l'Hindou vous bénit aussi
Quand vous arrosez ses plantages,
Assurant sa moisson de riz.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Quand vous tirez votre chapeau
Quand vous souhaitez un bon voyage
En pensant qu'il va faire beau.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Courez, passez dans le ciel bleu.
Si vous quittez cet ermitage
Je vous dirai : adieu, à Dieu.
Je vous bénis, frères nuages.*

L. Barblan.



LE «CRAN» DU VIGNERON

(Extrait d'une «Lettre vaudoise» de M. Henri Laeser.)

Ah ! il y a du «cran» chez le vigneron, et quel exemple ne donne-t-il pas ? Faut-il que la noble plante exerce son influence, pour qu'on lui reste fidèle après tant de déceptions. Et comme il reste vrai, ce petit tableau écrit, il y a trois quarts de siècle, par l'écrivain neuchâtelois Frédéric de Chambrier :

«Le vigneron de race, que le temps n'a pas amolli, se plaît sur ces collines où il a vu, dès son jeune âge, se lever et se coucher le soleil. Suspendant parfois son travail, les mains croisées sur sa bêche et relevant la tête, il porte ses regards sur un immense horizon ; il se repose et ranime son courage en admirant la nature. Cette vigne qui l'a courbé, raidi et usé avant le temps, il l'aime et ne peut s'en séparer. Six jours de la semaine, il y a fatigué ses bras vigoureux, et le dimanche, c'est là qu'il promène ses pas ; il s'y réjouit en voyant dans ses fruits croissants la bénédiction de Dieu. Vieux et cassé, il s'y rend néanmoins chaque matin !... Appuyé sur son bâton, le corps presque parallèle au sol, il se traîne auprès de ses vieux ceps qu'il a élevés et façonnés, et qu'il connaît comme ses enfants ; il les couche encore dans la fosse pour leur faire commencer une nouvelle vie, et en parlant de celle où il va lui-même descendre : «La vigne, dit-il, c'est comme le train du monde. Ici c'est fini pour moi, mais il y a autre chose là-haut ».

UN HOMME CAPABLE

MON ami, Isidore Duboulot, est un homme très capable ; sa capacité peut être qualifiée, sans aucune exagération, d'incommensurable. Au point de vue gastronomique, il rendrait des points, et combien, à n'importe quel diplomate, conseiller ou au colonel le plus vorace ; ce n'est déjà pas peu dire ! Pour autant, l'ami Isidore n'est pas un homme en vue, il est au contraire, très modeste, l'appétit mis à part. La fondue, en partie double est, pour lui, chose courante ; il est de ceux qui sont incapables de prononcer un seul mot pendant sa déglutition, ceci, vous le comprenez, pour ne pas perdre de temps. La choucroute garnie, mais bien garnie, ne le rebute point ; je me suis laissé dire qu'il en mangeait, à lui seul, un mètre cube ; ça, c'est une chose à contrôler et, plutôt manière de parler !

La dernière qu'on lui a mise sur le ventre est une histoire d'oie.

— Au Nouvel An, aurait-il dit, nous avons mangé une oie.

— Et, combien étiez-vous, pour manger cette oie ?

— Nous étions deux.

— Deux ? Et qui donc ?

— Il y avait l'oie, et puis moi !
N'est-ce pas, que mon ami Isidore est un homme capable ?!! Pierre Ozaire.

LETTRE DE LA MI-AOÛT

EST la saison des voyages, les voyageurs s'en donnent à cœur-joie ; voyageurs étrangers en complets sportifs variés, voyageuses étrangères en couleurs vives et cheveux courts.

Les voyageurs du pays sont nombreux aussi et celui qui se trouve sur un des bateaux de notre Léman, entend résonner au milieu des idiomes de l'Europe, le bon accent vaudois, le reconfortant accent vaudois.

Ici, c'est un papa — un vigneron, vous le parlez — la maman et leurs filles. Un peu silencieux d'abord, tout ce monde ne les intimide pas proprement dit, mais leur donne à réfléchir, aussi les considèrent-ils avec beaucoup d'attention pour se former une opinion. Mais le grand paysan ne laisse pas perdre ses droits ; il est là et les attire. Leurs yeux suivent avec tendresse les silhouettes, les contours connus ; le papa évalue les travaux qu'ont exigés les soins donnés aux vignes, supputant leur rendement, les signale aux siens. Une autre famille vaudoise promène la famille de son «échange» de la Suisse allemande et présente son canton aux Confédérés qui s'extasient.

Et combien d'autres.

Là, c'est une maman disant à ses fillettes : Re gardez bien tous ces châteaux, Glérolles, la Tour de Marsens, le Châtelard, Blonay ; vous avez leur histoire dans le livre de Mme de Montolieu. Et les fillettes impressionnées contemplent, leurs jeunes visages inconsciemment prennent une expression recueillie. C'est vrai, leurs héroïnes ont vécu là, dans ces murs, leurs yeux se sont posés sur ce beau lac, sur ces lointains d'un bleu si tendre et qui, au coucher du soleil, étincellent.

A un moment donné de la saison des voyages, ce qui divertit le spectateur et l'intéresse, ce sont les écoles vaudoises en balade. Il y a «la grande école», «l'école des petits» du même village. Les premiers ont fait une course de deux jours ou bien une excursion, une vraie, tandis que les petits se sont bornés à la course en bateau et visite de la ville riveraine, puis tout ce monde s'est retrouvé au débarcadère pour le retour.

Et ces jeunes Vaudois jouissent de tout leur cœur ; ils parcourent le bateau dans tous les sens, s'arrêtent, intimidés, devant les machines vont, viennent et reviennent et retournent, et sûrement à leurs yeux, le bateau a au moins trois fois ses dimensions véritables. Les garçons s'tiennent ensemble et circulent moins que les filles, du moins les grands, car les filles entraînent les petits — ne leur ont-ils pas du reste été confiés —. Et puis quel prestige n'ont-elles pas acquies aux yeux de leurs cadets : elles portent de grandes lunettes rondes à la nouvelle mode ; les unes en verre ordinaire, d'autres en verres bleus ou verts. Ces lunettes sont trop grandes pour leurs petites «binettes» enfantines. Elles les réajustent constamment ou bien les enlèvent, mais quand le bateau abordera, chaque bout de nez sera chevauché par une de ces paires de lunettes rondes. Et ce qui donne la note la plus comique, ce n'est pas seulement la vision de ces verres ronds se répétant sur toutes ces faces juvéniles, mais aussi l'air inspiré répandu sur ces traits.

Je me reporte à plusieurs lustres en arrière et je revois notre école — c'était la grande — rentrant d'une course à Berne et à Fribourg. Quel fut l'ébahissement des familles attendant leurs enfants à la gare, de voir tous ces minois affublés de lorgnons bleus ou verts. Quand alignés en colonne, nous descendîmes au village en chantant, ce furent les mamans qui, bénévolement, se chargèrent des lorgnons, car lorsque la joie déborda et qu'on chantait à tue-tête :

Salut à toi, jeunesse,

O doux printemps du cœur !

il ne faut pas être encombré d'un pince-nez qui menace à chaque mouvement un peu brusque, de chavirer et de s'abîmer en miettes.

Mme David Perrot.